

Emese Egedi-Kovács

Le souvenir de Béla-Alexis dans la littérature française du XII^e siècle

Dans les récits français médiévaux il n'est pas rare de rencontrer des allusions à la Hongrie. Dans une étude parue en 1908, Louis Karl, alors qu'il traite du mot « Hongrie » et « hongrois » dans les *chansons de geste*, trace trois voies possibles par lesquelles le mot « Hongrie » pouvait être connu en France au XII^e siècle : « par les mariages des rois et des nobles, par l'établissement des ordres français dans le pays et par les armées des croisés »¹. Selon Karl, les renseignements sur les hongrois fournis par *les chansons de geste* semblent toutefois être provenus avant tout des chroniques écrites en latin. « Les hongrois sont d'abord ennemis des chrétiens, [pour devenir,] plus tard, des chrétiens charitables. » Or, « les chroniques latines et françaises offrent aussi ce double aspect et les chansons postérieurs suivaient ces sources dans un sens ou l'autre »².

Sándor Csernus se propose également d'examiner les allusions aux hongrois dans les récits français du Moyen Âge, il se penche cependant de son côté sur la littérature chevaleresque française de l'époque angevine. Dans son introduction, il trace les étapes les plus importantes – d'un point de vue politique et culturel – du développement des relations franco-hongroises au Moyen Âge³, et finit en soulignant l'importance de la troisième

¹ Étude rédigée avec le soutien du projet OTKA PD 108622 *A bizánci regény recepciója a 12. századi francia irodalomban* (« La réception du roman byzantin dans la littérature française au XII^e siècle ») et OTKA NN 104456 *Klasszikus ókor, Bizánc és humanizmus. Kritikai forráskiadás magyarázatokkal* (« Antiquité classique, Byzance et Humanisme. Édition critique avec commentaires »). Une version hongroise en est parue dans GYÖRKÖS, A. – KISS, G. – SÁGHY, M. (éds) : *Francia-magyar kapcsolatok a középkorban*. Debrecen 2013 (Béla-Alexiosz emléke a 12. századi francia irodalomban. 49-63).

KARL, L. : La Hongrie et les hongrois dans les chansons de geste. *Revue des langues romanes* (1908) 20.

² KARL (n. 1) 37.

³ CSERNUS, S. : La Hongrie et les Hongrois dans la littérature chevaleresque française du Moyen Âge.

d'entre elles (celle du tournant des XII^e et XIII^e siècles, lorsque les rapports politiques et dynastiques se multiplièrent considérablement) : selon Csernus, l'apparition de certains *topoi* littéraires peignant une image plutôt positive de la Hongrie – tels que « la richesse fabuleuse de la Hongrie » –, reflète sans doute les événements historiques de cette période⁴. L'article aborde ensuite la littérature d'époque angevine, dans laquelle les allusions aux hongrois, loin d'être des *topoi* vides de sens, semblent porteurs de messages politiques.

Même si le corpus analysé diffère du nôtre, il paraît également important de citer l'étude de Dávid Falvay, parue en 2008, dans laquelle l'auteur se propose d'examiner⁵ l'usage, fort répandu en Italie entre les XIII^e et XVI^e siècles, voulant qu'une origine royale hongroise soit fréquemment attribuée à des personnages littéraires ou légendaires. À travers différents cas, Falvay démontre avec une précision remarquable le mécanisme compliqué par lequel, à partir de quelques éléments véridiques, est construite toute une fiction littéraire-hagiographique.

Le développement des motifs littéraires relatifs à la Hongrie – de plus en plus fréquents et de plus en plus positifs – doit sans doute beaucoup à la présence des ordres religieux et de la chevalerie française en Hongrie ; à leur excellente relation avec des monarques hongrois ; ainsi qu'à l'intensification des rapports dynastiques franco-hongrois de la fin du XII^e siècle. Néanmoins, il nous semblerait utile d'examiner cette question dans une toute autre perspective, en élargissant les cadres géographiques : au lieu d'analyser les relations plus ou moins avérées entre la France et la Hongrie contemporaines, je propose de nous tourner vers Byzance, d'où certains bruits concernant les hongrois auraient également pu parvenir en France. Dans la présente étude, je m'intéresserai à des textes français : des textes tous écrits à la même époque (XII^e siècle) et au même endroit (dans la cour de Champagne), tous marqués par l'influence de Byzance (soit en raison du sujet choisi, soit du fait qu'ils puisent dans le trésor des motifs du roman hellénistique et byzantin), et qui contiennent en outre des allusions à la Hongrie à travers lesquelles je crois discerner la figure de Béla III, à l'époque Béla-Alexis le byzantin, héritier désigné de l'empereur Manuel I^{er} Comnène. C'est d'abord l'œuvre d'André le

IN : COULET, N. – MATZ, J.-M. (eds) : *La noblesse dans les territoires angevins à la fin du Moyen Âge*. Actes du colloque international organisé par l'université d'Angers (Angers-Saumur, 3-6 juin 1998). 2000. 719-720.

⁴ CSERNUS (n. 3) 720.

⁵ FALVAY, D. : Szent Erzsébet, Szent Vilma és a magyar királyi származás mint toposz Itáliában. *Aetas* 1 (2008) 64-76.

Chapelain, le *De amore*, que j'aimerais citer à titre d'exemple. Le choix d'un tel texte dans le cadre de cette étude, demande sans doute quelques explications, étant donné que le *De amore* n'est pas écrit en français et n'appartient pas au genre romanesque. Cependant, même si l'œuvre d'André le Chapelain est écrite en latin, elle était sans doute destinée à un public français : selon toute apparence à celui de la cour de Marie de Champagne. De plus, bien qu'il s'agisse proprement dit d'un traité, les deux extraits auxquels je me référerai sont des récits intercalés, l'un rangé traditionnellement parmi les *lais*, l'autre considéré comme un conte arthurien. Quant aux influences byzantines du *De amore*, on ne trouve pratiquement rien à ce sujet dans la critique : si on en a abondamment démontré les réminiscences latines, on ne s'est guère interrogé sur les éventuelles sources grecques ou byzantines. Or, il me semble que ce mystérieux André le Chapelain, dont on connaît en réalité très peu de choses, emprunta tout de même plusieurs éléments à l'œuvre de son confrère byzantin, Eustathe Makrembolitès (*Hysminé et Hysminias*). Ici, sans vouloir entrer dans les détails, ce que j'ai fait dans un article paru récemment⁶, je souhaiterais simplement souligner que les évidents et nombreux parallèles entre le *De amore* et le roman de Makrembolitès permettent de supposer qu'André le Chapelain était versé dans la littérature byzantine contemporaine. Ainsi, nous semble-t-il probable que le contexte historico-politique concernant l'axe tripartite Byzance-Hongrie-France, n'aurait pas dû lui être complètement inconnu.

Pour ce qui est des mentions relatives à la Hongrie dans le traité latin, on peut en trouver deux, dans des épisodes différents. La première dans le dialogue C (livre I) : il y est évoqué l'exemple d'un chef italien qui, tout beau et rayonnant qu'il soit, est complètement dépourvu de bonnes qualités, tandis qu'un roi de Hongrie, bien qu'ayant une physionomie ingrate, est si vertueux et éminent que tout univers, ou presque, résonne de ses louanges :

Fertur etenim quendam in Italiae finibus degere comitem habentem subtilia crura et ab optimis parentibus derivatum et in sacro palatio clarissima dignitate pollutibus omnique decoris specie coruscantem, cunctisque fertur abundare rerum divitiis, omni tamen probitate, ut dicitur, destitutus est, omnesque ipsum boni mores ornare verentur, pravique omnes dicuntur in eo domicilium invenisse. Et econtra Rex est in Ungaria intensa plurimum habens crura simulque rotunda, prolixosque et aequales pedes et omnibus

⁶ EGEDI-KOVÁCS, E. : « Le livre dans le livre » et « le livre d'amour » : le *De amore* d'André le Chapelain et le roman byzantin de Makrembolitès. In : *Byzance et l'Occident : Rencontre de l'Est et de l'Ouest*. Sous la direction d'E. EGEDI-KOVÁCS. Collège Eötvös József ELTE, Budapest 2013. 91-100.

fere decoribus destitutus. Quia tamen nimia morum invenitur probitate fulgere, regalis coronae meruit accipere gloriam et per universum paene mundum resonant eius praeconia laudis.⁷

La deuxième mention qu'André le Chapelain fait de la Hongrie figure dans le livre I (dialogue E) : ici, une noble dame affirme qu'elle préfère rester en France dans de modestes conditions plutôt que de se soumettre au pouvoir d'autrui en Hongrie, quoiqu'elle soit là-bas comblée de richesses :

Malo igitur aere modico Franciae contenta adesse et liberum eundi, quo voluero, possidere arbitrium, quam Ungarico quidem onusta argento alienae subiici potestati, quia tale multum habere est nihilum habere.⁸

Or, ce dernier extrait, qui fait écho, selon certains chercheurs, au mariage de Béla III avec Marguerite de France, lequel a eu lieu en 1186, s'est avéré un point de repère dans la question de la datation du *De amore* : en se fondant sur cette supposition, on date l'œuvre des environs de l'année 1186. Certes, peu d'éléments facilitent la datation du *De amore*, mais il existe tout de même une indication bien précise figurant dans l'œuvre elle-même, donnée donc par *l'auteur lui-même* : il s'agit de la lettre que la comtesse de Champagne écrit (dans le dialogue 7 du 1^{er} livre) en réponse à une question posée dans un dialogue précédent, et à la fin de laquelle on trouve la date du 7 mai 1174 (*Ab anno MCLXXIII Kal. maii. Indictione VII.*)⁹. Cependant, comme « cette lettre est très vraisemblablement fictive et sa datation l'est aussi par voie de conséquence »¹⁰, les chercheurs n'ont pas pu se contenter de ce seul élément. Pour pouvoir apporter plus de précisions, ils ont donc eu recours à d'autres points de repère, à savoir les citations où il est fait allusion à la Hongrie. Or, une question primordiale est de savoir à quel roi de Hongrie André le Chapelain a dû songer en proposant comme modèle de vertu ce personnage. En effet, cela fait plus d'un siècle que les philologues ne cessent de disputer sur cette énigme. Gaston Paris veut voir dans ce personnage André II, roi de Hongrie, qui régna de 1205 à 1235, et devint connu en France surtout pour sa participation à la cinquième croisade¹¹. Cependant, si l'on

⁷ *Andreae Capellani regii Francorum, De amore libri tres*. TROJEL, E. (ed.). Copenhagen 1892. 61-62.

⁸ *De amore* (n. 6) 87.

⁹ *De amore* (n. 6) 155.

¹⁰ Voir l'introduction dans ANDRÉ LE CHAPELAIN : *Traité de l'amour courtois*. Traduction, introduction et notes par C. BURIDANT. Paris 2002 (1^{re} édition : 1974) 8.

¹¹ Cité par BURIDANT (n. 9) 9.

tient compte de l'avis de Felix Schössler qui insiste sur le témoignage des chroniques hongroises contemporaines, selon lequel ce fut un monarque faible et influençable, et plutôt téméraire que courageux¹², cette hypothèse est certainement à rejeter. Selon une autre théorie, il s'agirait plutôt de Béla III, son père. Pourtant, si l'on admet l'avis de Bálint Hóman¹³, qui présente Béla III comme un homme de haute taille, de belle prestance et plein de dignité, cette supposition semble également peu tenable. Pour éviter les difficultés auxquelles conduisent la confrontation avec les descriptions des contemporains, Steiner avance une autre hypothèse, selon laquelle les deux citations n'auraient pas renvoyé au même personnage : alors que la deuxième serait bien susceptible de rappeler la figure de Béla III (et son mariage avec Marguerite de France), la première semble plutôt évoquer celle de Coloman I (dit *le Bibliophile*), qui, s'il fut un monarque excellent, était particulièrement malingre, du moins selon les témoignages des chroniques hongroises. Ajoutons toutefois que ces chroniques furent écrites sur la commande des descendants d'Álmos, lignage hostile à celui de Coloman, et rien ne prouve avec certitude que celui-ci était en réalité d'une apparence si monstrueuse. En effet, si ce roi avait eu toutes les infirmités qu'on lui attribue traditionnellement, il n'aurait pas pu entamer une carrière ecclésiastique (pourtant, avant de devenir roi de Hongrie, Coloman fut évêque). Quant à la deuxième citation, toute proverbiale qu'elle puisse sembler par ailleurs, elle rappelle probablement bien, selon certains, dont Schössler, une actualité contemporaine : les noces de Béla III et Marguerite de France en 1186¹⁴. Pio Rajna de de son côté avait également suggéré cette hypothèse : selon lui, cette mention des richesses de la Hongrie faisait sans doute allusion au cortège somptueux par lequel Marguerite de France quitta Paris pour aller en Hongrie¹⁵. En se basant sur ces éléments, Buridant place donc la composition du *De amore* « dans les années 1185-1187, et peut-être plus vers 1186 »¹⁶. Cependant, il paraît nécessaire de rappeler également l'étude de Sándor Eckhardt, parue en 1943, laquelle semble avoir complètement échappé à l'attention de Buridant. À travers son analyse, Eckhardt montre

¹² SCHLÖSSER, F. : *Andreas Capellanus. Seine Minnelehre und das christliche weltbild um 1200*. Bonn 1960. 36.

¹³ HÓMAN, B. : *Histoire du Moyen Âge hongrois*. t. I, 430, cité par BURIDANT (n. 9) 9.

¹⁴ SCHLÖSSER (n. 11) 37-38.

¹⁵ RAJNA, P. : *Tre studi per la storia del Libro di Andrea Capellano. Studi di filologia romanza* 5 (1891) 252, cité par BURIDANT (n. 9) 10.

¹⁶ BURIDANT (n. 9) 11.

que les constatations faites par l'anthropologue Aurél Török, qui avait examiné le squelette de Béla III, sont en parfait accord avec la description que donne André le Chapelain dudit « roi de Hongrie ». Pour éviter la contradiction, Eckhardt constate toutefois que cette apparence physique, jugée imposante par un pèlerin anglais, pouvait au contraire repousser un français contemporain « dont l'idéal de beauté masculine était plutôt le type de la racine alpine, aux extrémités fines, aux contours élégants »¹⁷. Malgré l'argumentation ingénieuse d'Eckhardt, il semble pourtant que la question reste toujours ouverte. Car, d'après les nouvelles données établies par Endre Tóth, il n'est plus aussi certain que le tombeau découvert en 1848 à Székesfehérvár soit bien celui de Béla III et de sa première femme, Anne d'Antioche. Selon le chercheur, plusieurs éléments concernant les objets trouvés dans le tombeau permettent de supposer qu'ils appartenaient à Coloman I et à sa femme sicilienne, plutôt qu'à Béla III et à son épouse¹⁸.

Quant à moi, je partage l'opinion selon laquelle les deux citations renvoient à Béla III, en un sens complètement différent cependant. Par la suite, je me propose de présenter certains éléments qui paraissent susceptibles d'envisager sous un jour nouveau les citations en question, et de rapprocher en même temps la date de composition du *De amore* de celle fournie par l'auteur (1174). Beaucoup ont tenté de résoudre l'énigme du roi de Hongrie, peu se sont interrogés pourtant sur l'identification de l'autre personnage cité, celle du chef italien servant de contre-exemple au souverain hongrois. Selon la description que nous donne André le Chapelain, il semble bien probable qu'il s'agisse là de Guillaume I^{er} de Sicile (dit Guillaume le Mauvais, 1154-1166)¹⁹, avis que Steiner était le premier à suggérer. En effet, la Sicile s'étend aux confins de l'Italie, et Guillaume I^{er} était bien d'éminente origine. Quant à son aspect agréable, qui contrastait, dit-on, avec un caractère terrible, on peut lire le constat suivant dans une chronique de l'époque :

Fuit autem Rex W[ilhelmus] pulchra facie et decorus aspectu, corpore pinguis, statura sublimis, honoris cupidus et elatus, in preliis per mare et terram uictoriosus, regno suo odibilis et plus formidini quam amori, in congreganda pecunia multum sollicitus, in expendenda non adeo largus, fideles suos

¹⁷ ECKHARDT, S. : *De Sicambria à Sans-Souci*. Paris 1943. 123.

¹⁸ TÓTH, E. : III. Béla vagy Kálmán?: a székesfehérvári királysír azonosságáról. *Folia archaeologica* 52 (2005/2006) 142-161. Je tiens à exprimer mes remerciements à Mme Enikő Csukovits de m'avoir attiré l'attention sur cet article.

¹⁹ STEINER, A. : The identity of the Italian 'count' in Andreas Capellanus' *De Amore*. *Speculum* 13 (1938) 304-308.

diuitiis et honoribus extulit, infidelibus supplicia intulit, et de regno exulare coegit.²⁰

La richesse fabuleuse de Guillaume I^{er}, son mode de vie extrêmement luxueux, à la manière orientale, étaient bien connus à l'époque : il vivait dans ses palais comme un prince arabe, tenant même un harem selon certaines rumeurs. Quant à sa mauvaise réputation, elle fut sans doute avant tout due à l'historiographe Hugues Falcand qui, dans sa chronique (*Liber De Regno Siciliae*), pour mieux prendre la défense des barons normands, en donne une image en tout point négative²¹. Dans le *De amore*, je crois qu'aucun détail ne vient contredire cette hypothèse, ni non plus celle selon laquelle l'auteur parle de *comes* et non de *rex*, alors qu'on sait bien que Guillaume I^{er} s'est déjà emparé du titre de roi, tout comme son père Roger II d'ailleurs (1130-1154). Sur cette question de la discordance des sources à propos du titre du monarque italien, je ne suis pas d'accord avec Steiner quand, pour résoudre cette contradiction, il privilégie l'une des variantes tardives du texte (citée à une édition de 1610). Selon l'argument que Steiner avance, c'est cette version tardive qui aurait été l'originale et non celle choisie par Trojel, premier éditeur du *De amore* :

Fertur enim quendam in Italiae finibus *de genere Comitum* [pour *degere comitem*] habentem *cruria* [pour *crura*] subtilia valde, & ab optimis parentibus derivatum, & in sacro palatio clarissima dignitate omnique decorus specie coruscari...

C'est donc par cette correction que Steiner pense rectifier un « faux renseignement » qui ne serait dû qu'à une simple confusion lexicale²². Ainsi –

²⁰ GARUFI, C. A. (ed.) : *Romualdi Salernitani Chronicon*. In : *Rerum Italicarum Scriptores*. Raccolta degli storici italiani dal cinquecento al millecinquecento ordinata da L. A. MURATORI. Città di Castello 1929. VII, I, 253.

²¹ Hugues Falcand décrit ainsi Guillaume I^{er} : « Willelmus enim rex, cum patrie solum potestatis, non etiam virtutis heres existerit, in tantam est primum efferatus amentiam ut optimi patris acta contempneret, suaque industria curie statum in melius reformatum, pessum iri permetteret, unde et quos familiares pater habuerat, eos partim condempnavit exilio, partim carcerum deputavit angustiis. (...) Monstrum utique quo nulla pestis immanior, nulla ad regni perniciem ac subversionem poterat efficacior inveniri. » <http://www.thelatinlibrary.com/falcandus.html> (HUGO FALCANDUS : *Liber de Regno Siciliae*. ed. G.B. SIRAGUSA. Roma 1897).

²² « It was a hopeless task to fix upon an Italian count contemporary with Andreas as long as the reading adopted by Trojel was the only one considered. But if the reading *de genere Comitum* is accepted, being confirmed by at least five variants, and probably by others also – a re-examination of the passage is surely a desideratum – a singularly plausible hypothesis

en suivant la variante qu'il propose, et que je considère de mon côté comme altérée – le personnage cité ne serait pas lui-même chef mais issu du lignage des chefs. Steiner souligne également que cette lecture semble parfaitement s'appliquer à la situation du royaume des normands en Sicile, à une époque²³. Néanmoins, je pense que le principe de la *lectio difficillior* invite également à préférer l'ancienne version. Le verbe « *degere* », bien que rare, me paraît absolument justifiable dans ce contexte : le *comes* en question vit dans son palais, il y « passe sa vie ». Il semblerait donc plutôt vraisemblable que ce soit un copiste tardif qui ait corrigé le texte en vue de le rendre plus clair et compréhensible. Par ailleurs, on retrouve des modifications similaires dans d'autres manuscrits tardifs, dans lesquels, au même endroit du texte, on peut trouver, pour le verbe « *degere* » : « *regere* », « *de genere (esse)* », voire « *degerere* »²⁴. En outre, Steiner propose de lier l'expression « *in sacro palatio* » à « *ab optimis parentibus* », qui ferait selon lui allusion au grand-père de Guillaume I^{er} : Roger I^{er}. Comme le fait observer Steiner, Roger I^{er} fut, en tant que comte d'Apulie, vassal du pape Urbain II qui lui accorda la dignité de légat permanent. La formule « *clarissima dignitas* » aurait donc renvoyé à la fonction de Roger I^{er}²⁵. Je veux cependant ici attirer l'attention sur la deuxième partie de l'extrait de la chronique de Romuald de Salerne, qui fait de Guillaume I^{er} une description que Steiner a laissée de côté :

Diuino officio extitit multum intentum et personas est ecclesiasticas plurimum ueneratus. Cappellam sancti Petri, que erat in palatio, mirabilis musidii fecit pictura depingi, et eius parietes preciosi marmoris uarietate uestiuit et eam

will present itself. » STEINER (n. 18) 305.

²³ « The 'lineage of Counts' seems to point to the Norman Kings of Sicily, whose countly ancestry was indeed not far away in the past. Roger II, when assuming the title of king in 1130, proudly named himself 'heir and son of the great Count Roger' who upon completing the conquest of the island, had assumed the title of 'great count of Sicily'. » STEINER (n. 18) 305.

²⁴ « (degere=) AEF ; regere B degerere C de genere esse D de genere Hb », TROJEL (n. 6) 61, note 23.

²⁵ « The phrase '*parentes optimi in sacro palatio clarissima dignitate pollentes*' perfectly fits King Roger I, who as Duke of Apulia was a vassal of the Pope, and received his title of King from Anti-Pope Anacletus II. He treated Pope Innocent II with such veneration that the latter confirmed him in his titles in 1139. Moreover, he had previously received from Pope Urban II the privilege of being a permanent apostolic legate, and as such, he 'assisted at Catholic functions, wearing a dalmatic embroidered with golden Cufic lettering and bearing the date of the Hegira'. The *clarissima dignitas* mentioned by Andreas plainly refers to this privilege. » STEINER (n. 18) 307. Toutefois, il est important de souligner que – pour une raison chronologique – tous les éléments historiques que Steiner cite ne peuvent certainement pas concerner Roger I^{er}.

ornamentis aureis et argenteis et uestimentis pretiosis ditauit plurimum et ornauit. Clericos in ea multos et prebendas instituit, et diuinum in illa officium decenter et tractatim et cum Dei reuerentia et timore celebrari disposuit.²⁶

À mon avis, si l'on en croit ce texte, la formule « *in sacro palatio* » s'applique aussi bien à Guillaume I^{er} qu'à son père. Steiner passe également sous silence le fait qu'en réalité, les relations entre la papauté et Roger II ne furent pas sans nuages : que ce dernier se soit fait couronner par l'antipape Anaclet II en 1130, n'eut pour tout résultat que d'en faire l'un des ennemis du pape Innocent II, lui-même soutenu par l'empereur germanique Lothaire III. Innocent II excommunia même Roger II en même temps qu'Anaclet, en 1135, et ce ne fut qu'en 1139 qu'il finit par le reconnaître roi de Sicile. Les relations entre les rois de Sicile et la papauté restèrent pourtant problématiques, même par la suite, surtout en ce qui concerne le statut officiel des premiers. Car ni les empereurs germanique et byzantin, ni le pape ne cessaient d'être hostiles aux souverains normands, en contestant, après la mort de Roger, le titre de roi à son successeur, Guillaume I^{er}. Selon le témoignage de la chronique de Romuald de Salerne, Adrien IV (1154-1159) alla même une fois jusqu'à provoquer la rage du monarque sicilien, en refusant de l'appeler « roi » dans l'apostrophe de l'une de ses lettres²⁷ :

Interea circa natiuitatem Domini Anastasius papa mortuus est anno V, dominice incarnationis n. [LIIII]. Cui successit Nicolaus natione Anglicus, prius canonicus regularis et abbas Sancti Rufi, et post Albanensis episcopus, qui et Adrianus quartus est appellatus. Quo audito, rex W[ilhelmus] nuncios ad eum de pace componenda transmisiit, set optinere non potuit. Postmodum circa quadragesimam rex Salernum uenit et ibi usque ad pascha est demoratus. Quo cognito, Adrianus papa Henricum cardinalem Sanctorum Nerei et Achillei ad eum misit, quem rex recipere noluit set Romam redire precepit, eo quod in litteris apostolicis, quas regi portabat, papa ipsum *non regem, sed W[ilhelmum] dominum* Sicilie nominabat.²⁸

²⁶ GARUFI (n. 19) 253-254.

²⁷ « Hence the situation of the Sicilian monarchy on the death of King Roger in February 1154 was by no means favourable. Both the German and the Byzantine empires remained hostile. Relations with the papacy were poor, and 'Romuald' informs us that the new pope, the Englishman Adrian IV, enraged the king by refusing to address him by his royal title but only as 'lord of Sicily'. » *The History of the Tyrants of Sicily by 'Hugo Falcandus' 1154-69*. Translated and annotated by G. A. LOUD and T. WIEDEMANN. Manchester – New York 1998. 10.

²⁸ GARUFI (n. 19) 237.

Le choix des termes dans le *De amore* à propos de ce personnage italien n'est donc pas à mon avis dû au hasard. Tout au plus, cela me semblerait une manière détournée de critiquer Guillaume I^{er} ; une « botte » pour ainsi dire, portée par un homme d'Église à un souverain longtemps mal vu de la papauté. André le Chapelain a ainsi pu dévaloriser d'emblée ce personnage, en vue de le présenter comme un exemple négatif. Cependant, si le chef italien auquel André fait allusion avait bien été Guillaume I^{er}, il me paraît plus probable que l'autre personnage de la parabole, le prétendu roi de Hongrie, soit Béla III, plutôt que Coloman I ou André II. Car Guillaume I^{er} et Béla III furent à peu près contemporains (Guillaume I^{er} régna jusqu'à sa mort en 1166, alors que Béla III devint roi en 1172). Dans ce cas, l'usage de la forme verbale « *praesens* » ne serait pas non plus étonnant : il est donc inutile de lui attribuer une valeur « *historicus* », comme Steiner le propose. Le temps qui a pu s'écouler de la mort de Guillaume I^{er} au couronnement de Béla III et à la date supposée de rédaction du *De amore*, n'a pas dû être si long que l'usage du « *praesens* » ne puisse pas se justifier de lui-même. La logique interne du récit suggère d'ailleurs également cet ordre chronologique ou, du moins, ne le contredit pas : André cite d'abord Guillaume I^{er}, alors probablement mort depuis quelques années, et en second Béla, récemment couronné. Mais, d'autres éléments permettent à mon avis de lier ces personnages : en 1166 Manuel Comnène entra en négociation avec Guillaume II, fils de Guillaume I^{er}, afin de marier sa fille Marie au roi sicilien, alors qu'à ce moment-là celle-ci était encore fiancée à Béla-Alexis. De cette manière, le fils du chef italien qu'André le Chapelain cite dans son récit aurait été auparavant un rival de Béla III. Néanmoins, la question de savoir à *quelle époque* l'auteur du *De amore* évoque la figure de Béla de Hongrie, reste ouverte. Si l'on considère les hypothèses selon lesquelles la partie en question du *De amore* aurait été composée aux alentours des années 1185-1187, pendant lesquelles eurent lieu les noces de Béla III et Marguerite de France, force est de constater qu'une allusion à Guillaume I^{er}, mort depuis alors une vingtaine d'années, semble moins plausible. Or, à cet égard, il est utile d'examiner de plus près et d'un point de vue historico-philologique, l'extrait concernant ce roi de Hongrie. La formule « *regalis coronae meruit accipere gloriam* » suggère qu'il s'agit d'un personnage devenu roi depuis peu, quelqu'un qui « mérita » la couronne. Lorsqu'Étienne III mourut, il n'était pas évident de savoir lequel de ses frères Béla ou Géza, allait lui succéder au trône. C'est dans cette situation troublée que Béla regagne la Hongrie pour y être finalement couronné par

l'archevêque de Kalocsa en janvier 1173. De plus, l'expression « *per universum paene mundum resonant eius praeconia laudis* » – toute exagérée qu'elle puisse paraître à propos d'un souverain hongrois –, ne me semble pas, étant donné le contexte historique, un simple effet rhétorique. Béla III, en effet, n'était pas « simplement » roi de Hongrie : ce fut auparavant et pendant de longues années, l'héritier présomptif au trône byzantin. Arrivé à Byzance, il reçut le nom d'Alexis et se fiança à Marie, fille de l'empereur. Cependant, en 1169, un fils naquit à Manuel Comnène, qui reçut d'ailleurs également le nom d'Alexis. En 1171, l'empereur rompit donc les fiançailles de Béla et Marie, tout en arrangeant en même temps, à titre de réparation, le mariage entre la demi-sœur de sa femme, Agnès d'Antioche (nommée Anne à Byzance), et le prince hongrois. C'est alors que le trône de Hongrie devint vacant : Manuel profitant de la tournure favorable que prenaient les événements, envoya sur-le-champ Béla en Hongrie, accompagné d'une « somptueuse escorte », afin que celui-ci pût s'emparer du pouvoir dans son propre pays. Béla devint donc, sinon l'empereur byzantin, du moins roi de Hongrie. Voici un extrait de l'œuvre historique de Nicétas Choniates, mentionnant tous ces événements :

καὶ διὰ τῆς τελεσιουργίας τῶν ὄρκων εἰς τὸν ἐξ ὀσφύος αὐτοῦ τὴν σκηπτουχίαν, ὡς ᾤετο, μεταθέμενος μετὰ βραχὺ τοῦ μνήτορος Ἀλεξίου τὸ θυγάτριον ἀποζεύγνυσι καὶ αὐτῷ μὲν εἰς γυναῖκα ἐγγυᾶται τὴν τῆς γυναικός οἱ ὁμόσπορον, ἄρτι σὺν τῷ ἀδελφῷ Βαλδουίνῳ τῆς Ἀντιοχείας ἀπάρασαν. Ἐπεὶ δὲ καὶ πέρασ τοῦ βίου κατειλήφει τὸν τὴν Οὐνναρχίαν τότε περιζωννύμενον, ἀπρόοπτον εὐτύχημα τὸν τοῦτου θάνατον ὁ Μανουὴλ ἠγησάμενος πέμπει τὸν Ἀλέξιον εὐθύς μετὰ λαμπρᾶς δορυφορίας καὶ βασιλείου πλείστης παρασκευῆς τὴν Παιονικὴν παραληψόμενον δυναστείαν καὶ βασιλεύσοντα τῶν ὁμοεθνῶν. καὶ εἶχε τοῦτον ἀταλαιπώρως ἢ Παιονία ταινία ῥηγικῆ διαδούμενον καὶ τοῦ γένους ὅλου ἀνενδοιάστως δεσπόζοντα. Ὁ δὲ βασιλεὺς αὐτίς ἀνηρῦνα ἐπιμελῶς τὸν τῆ ἐκείνου θυγατρὶ συζευξόμενον.²⁹

Béla devint donc roi de Hongrie, son front ayant été « entouré de diadème royal », et ce non sans difficultés, contrairement à ce que prétend le texte grec. Ainsi, en égard à ce contexte historique et au rôle que Béla joua à Byzance, les mots d'André le Chapelain, selon lesquels le monde entier ou presque résonne de la gloire de ce roi de Hongrie, ne semblent plus être

²⁹ MORAVCSIK, Gy. : *Az Árpád-kori magyar történet bizánci forrásai*. Budapest 1984. 293 (VAN DIETEN, J. : *Nicetae Choniatae historia*. pars prior [Corpus Fontium Historiae Byzantinae. Series Berolinensis 11.1. Berlin, De Gruyter 1975], 170).

exagérés. De plus, les dates des événements évoqués, à savoir que Béla revint en Hongrie en 1172 et se fit couronner en 1173, sont en accord parfait avec celle de 1174, indiquée dans le *De amore*. Je suis donc d'accord avec l'hypothèse selon laquelle c'est à un mariage concernant Béla III qu'André aurait fait référence, en revanche je ne pense pas que ce soit forcément celui de 1186, avec Marguerite de France. Toujours en tenant compte de la date indiquée par l'auteur (1174), il est possible de trouver un autre mariage entre Béla et une française. Comme je l'ai évoqué plus haut, après avoir rompu les fiançailles entre Béla et Marie, Manuel Comnène donna en mariage à Béla la demi-sœur de sa femme, Agnès d'Antioche. Or, il est utile de jeter un coup d'œil sur le lignage de cette-dernière : Agnès d'Antioche (ou Agnès de Châtillon) fut la fille de Renaud de Châtillon et de Constance d'Antioche. Son père, pour accompagner Louis VII, quitta la France pendant la deuxième croisade. En 1153, il épousa Constance d'Antioche, veuve de Raymond de Poitiers. Ce détail nous semble fort intéressant : Raymond de Poitiers ne fut pas seulement, en effet, le premier mari de Constance d'Antioche, dont il eut une fille, Marie, devenue plus tard l'épouse de Manuel Comnène, mais ce fut aussi l'oncle adoré d'Aliénor d'Aquitaine. Du fait de ces relations familiales compliquées, Aliénor était donc la cousine de l'impératrice byzantine, dont la demi-sœur, Agnès, ne devait certainement pas être complètement inconnue des cours occidentales. Ainsi un bruit concernant le mariage de celle-ci avec le futur Béla III en 1170, et le cortège somptueux qui les accompagna depuis la Byzance jusqu'en Hongrie, aurait-il pu circuler dans les cours françaises, dont celle de Marie de Champagne (la fille d'Aliénor d'Aquitaine) au service de laquelle était André le Chapelain lui-même. L'image d'une femme mariée, certes comblée d'argent en Hongrie, mais dont la situation, vue depuis une France lointaine, n'était pas forcément enviable, peut donc à mon avis correspondre tout aussi bien à la figure d'Agnès d'Antioche qu'à celle de Marguerite de France. Dès lors, dans le cas où le texte renverrait bien à ce mariage, rien ne semble plus pouvoir mettre en doute que la date de 1174 soit celle de la composition du *De amore*.

Toutefois, ce n'est pas la seule œuvre française du ^{xii}e siècle dans laquelle nous retrouvons des éléments pouvant évoquer la figure de Béla-Alexis. À ce titre, il faut citer également le *Cligès* de Chrétien de Troyes, qui fut composé, selon toute vraisemblance, dans le même milieu et à la même époque que le *De amore*, son auteur ayant été très probablement lui aussi au service de Marie de Champagne, tout comme le mystérieux Andreas Capellanus, tandis

que son œuvre fut probablement écrite vers 1176. Anthime Fourrier fut le premier à consacrer une étude à démontrer le parallélisme entre certains éléments dans le *Cligès* et des événements historiques byzantins³⁰. Il mit notamment en parallèle Manuel Comnène et la figure d'Alis, l'empereur byzantin du *Cligès*, dont le nom évoque celui d'Alexis. Puis ce fut Frappier qui insista sur les circonstances précédant directement l'avènement au trône de Manuel, qui ne manquent pas, selon lui, de similitudes frappantes avec l'intrigue du roman : celui-ci raconte en effet comment Alis ôte, lui aussi, la couronne à son frère aîné³¹ dans des conditions ambiguës. Il est vrai que dans le *Cligès*, le débat de succession qui éclate entre les deux frères, Alis et Alexandre, est un moment décisif. Lors de la mort de leur père, Alexandre, le fils aîné est loin de sa patrie car il séjourne dans la cour d'Arthur pour se faire chevalier. En son absence, un faux messenger annonce sa mort : c'est la raison pour laquelle son frère cadet, Alis sera finalement couronné empereur. Mais la nouvelle parvient rapidement en Angleterre, et Alexandre n'hésite pas à retourner à toute vitesse dans son pays. Les deux frères conviennent alors de partager le pouvoir : c'est Alexandre qui dirigera l'empire tandis qu'Alis pourra garder la couronne. Néanmoins, ce dernier doit également prêter serment de ne jamais se marier afin que le trône soit réservé à son successeur légitime, au fils d'Alexandre, Cligès. Pourtant, après la mort d'Alexandre, Alis suivant le conseil de son entourage décide de se marier. Or, il me semble que cette suite d'événements, le serment de succession puis sa violation, montre une similitude évidente avec les incidents relatifs aux fiançailles de Béla-Alexis et Marie Comnène. Fourrier de son côté, cite également le cas de Béla et Marie à propos de la demande en mariage dans le *Cligès*, qu'il examine toutefois dans un contexte différent³². Manuel n'ayant

³⁰ FOURRIER, A. : *Le Courant réaliste dans le roman courtois en France au Moyen Âge*. Paris 1960. 160-174.

³¹ FOURRIER (II, 29) 165-166.

³² « En juin 1171, s'étant réconcilié avec les habitants de Cologne, l'empereur d'Allemagne y fait une entrée fastueuse et y reçoit les messagers du basileus, venus négocier avec lui le mariage de Maria, la fille unique de Manuel, avec un de ses fils. Est-ce par hasard que Chrétien de Troyes situe à Cologne ("Ou l'anperere a une feste / D'Alemaigne ot sa cort tenue,") la première rencontre de Cligès et de Fénice ? N'a-t-il pas, avec le droit souverain du romancier, simplement inversé les sexes ? Car Maria de Constantinople avait été fiancée dès 1162 à Béla de Hongrie, à qui était en même temps assurée la succession à l'Empire d'Orient, ce qui n'empêcha nullement le basileus, pour peu que sa politique y trouvât son compte, de continuer à promettre sa fille à d'autres princes: en 1166, il amorce des tractations avec le roi Guillaume II de Sicile, en soulignant toujours que sa fille était héritière de son trône,

pas eu de fils de son premier mariage, fiança sa fille, Marie, à Béla de Hongrie, alors qu'il obligeait tous ses sujets à jurer de reconnaître pour héritier sa fille et son fiancé après sa mort.

μήπω δὲ γεννήσας ὁ Μανουὴλ υἰόν, ἀλλ' ἐπὶ τῇ θυγατρὶ Μαρία, ἦν αὐτῷ ἡ ἕξ Ἀλαμανῶν ἀπέτεκεν ἄλοχος, τὰς τοῦ γένους σαλεύων διαδοχάς, ὄρκοις πάντας κατενεπέδωσε μετὰ τὸν αὐτοῦ μόρον αὐτὴν τε τὴν Μαρίαν καὶ τὸν μνήστορα ταύτης Ἀλέξιον, ὅς, ὡς εἰρήκειμεν, ἕξ Οὐγγρίας ὄρμητο, κληρονόμους τῆς οἰκειᾶς ἔχειν ἀρχῆς καὶ ὡς Ῥωμαίων ἀναξί σφισι καθυπείκειν καὶ προσκυνεῖν.³³

Grâce au récit de Nicétas Choniates, on apprend que personne n'hésita à s'assujettir à cet ordre impérial et à prêter serment, à l'exception d'un certain Andronic qui s'y refusa fermement, en disant que si l'empereur se remariait un jour et s'il lui naissait un fils, il leur faudrait certainement violer le serment fait à ce moment-là.

ἐνθα οἱ μὲν ἄλλοι πάντες τοῖς ἐπιτετραμμένοις ὑπέκυπτον καὶ τοὺς ὄρκους, ὡς ὁ κρατῶν ἐκέλευεν, ἀπεδίδοσαν· μόνος δ' ἦν ἀποδυσπετῶν Ἀνδρόνικος φάσκων ὡς « ὁ βασιλεὺς εἰς δευτέρους ἀποκλίνας γάμους ἀρρενοτοκήσει δῆπουθεν καὶ πιστομένους ἡμᾶς τῷ ὑστέρῳ τόκῳ τοῦ βασιλείως τὰ τῆς ἀρχῆς δι' ὄρκων ἐσέπειτα ἀνάγκη τῇ θυγατρὶ ἀρτίως ὄρκια διδόντας μὴ εὐορκεῖν ».³⁴

Et il en fut bien ainsi : en 1169, de son deuxième mariage avec Marie d'Antioche, il naquit un fils à Manuel, qui reçut lui aussi, comme nous l'avons dit plus haut, le nom d'Alexis. À n'en pas douter, le choix de nom fut également destiné à faciliter la démarche visant à annuler le serment de succession fait auparavant à Béla-Alexis. La circonspection et le soin extrêmement scrupuleux qui avaient précédé cette démarche fort élaborée, montrent donc bien l'importance de l'ancien serment impliquant Béla³⁵. Le transfert de serment eut enfin lieu le 24 mars 1171 :

et les conduit parallèlement à celles qu'il mène alors avec Barberousse, jusqu'en 1172, où il rompt brutalement l'accord déjà juré avec la Sicilien. » FOURRIER (n. 29) 167-168.

³³ MORAVCSIK (n. 28) 281 (DIETEN [n. 28] 137).

³⁴ MORAVCSIK (n. 28) 281-282 (DIETEN [n. 28] 137).

³⁵ Les fiançailles de Marie et Béla furent rompues en raison de parenté de huitième degré. Voir FARKAS, Z. : Béla-Alexios jegyessége. In : HORVÁTH, L. – LACZKÓ, K. – MAYER, Gy. – TAKÁCS, L. (eds) : *Genesisia*. Tanulmányok Bollók János emlékére. Budapest 2004. 279.

Ὡς οὖν ὁ παῖς τὴν ἡλικίαν προέκοπτε καὶ κατὰ εὐθαλὲς καὶ πῖον νεόφυτον εἰς αὖξιν ἀνέτρεχεν, ἕτερος σκοπὸς ἀνῆκε τὸν βασιλέα. καὶ δὴ μετατίθησι τοὺς ὄρκους εἰς τὸν υἰόν, οὗς ἐπὶ τῇ θυγατρὶ Μαρίας καὶ τῷ μνήστορι ταύτης Ἀλεξίῳ τῷ Παίονι πρῶην εἶχε τετελεκώς. ὅθεν αὐτόν τε τὸν βασιλέα καὶ ἐφ' ὃν οἱ ὄρκοι καὶ τοὺς ἀποδώσοντας τούτους τὸ ἐν Βλαχέρναις εἰσεδέχετο μέγα καὶ περίπυστον τῆς θεομήτορος τέμενος.³⁶

À mon avis, les thèmes cités du *Cligès*, en particulier le serment de succession, le fait de le violer par la suite, l'idée qu'un mariage puisse constituer un risque pour les droits de l'héritier légitime, fait ainsi écho à l'actualité byzantine de la période.

Il est un autre roman français du XI^e siècle qui présente également, du point de vue de notre sujet, un intérêt tout particulier : celui de *Partonopeus de Blois* dont l'histoire se déroule également à Constantinople. Des recherches récentes ont bien prouvé que la version la plus brève du roman, considérée jusqu'ici comme mutilée, est plus ancienne qu'on ne le croyait, et précéderait ainsi toutes les autres versions connues³⁷. Selon cette théorie, ce roman aurait donc été écrit vers 1170, seulement quelques années plus tôt que le *Cligès*. Fourrier affirme encore que le déroulement du mariage dans le roman rappelle celui d'Agnès, fille de Louis VII, et Alexis II, fils de Manuel Comnène³⁸. Cependant des éléments récemment découverts permettent de le mettre en relation avec un événement antérieur : en 1170, Henri II entra en négociation avec des légats byzantins, dans le but d'arranger un mariage entre son fils, Jean sans Terre et Marie Comnène³⁹. À ce sujet, il est étonnant de voir, lorsqu'il est question de ces années-là (entre 1165 et 1169), combien la critique aime souvent à souligner le rôle considérable que Marie Comnène joua sur le plan politique, alors qu'elle reste complètement muette sur le fait qu'à cette époque celle-ci était encore officiellement fiancée à Béla de Hongrie (quoique cela n'empêchât visiblement pas l'empereur Manuel de poursuivre de nouvelles négociations, selon ses nouveaux intérêts, pour marier sa fille). Vu ce contexte historique, ces quelques vers du roman de *Partonopeus de Blois*, qui figurent dans le manuscrit G, nous semblent particulièrement intéressants :

³⁶ MORAVCSIK (n. 28) 292-293 (DIETEN [n. 28] 169).

³⁷ *Le roman de Partonopeu de Blois*. Édition, traduction et introduction de la rédaction A (Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, 2986) et de la Continuation du récit d'après les manuscrits de Berne (Burgerbibliothek, 113) et de Tours (Bibliothèque municipale, 939), par Collet, O. et Joris, P.-M. Paris 2005. 7.

³⁸ FOURRIER (n. 29) 401.

³⁹ *Le roman de Partonopeu de Blois* (n. 36) 21.

Quinze roi corone vienent / a son apel
 Si vient li chanceliers / qui porte le seel
 Ainz ne veistes nul / plus cortois jovencel
 Prisiez darmes com hom / ques porte de novel
 Si est bon clers et beax / et fu filz fariel
 Qui fu frere aupatriz / et duc de babinel
 Turc lapelent *Ales* / et crestien *Abel* (v. 11948-11954)⁴⁰

Le personnage sur lequel j'aimerais attirer l'attention, est le chancelier du sultan perse, fils du duc de Babinel, contrée imaginaire. On apprend que ce jeune homme est admirablement « courtois », vaillant, et qu'il n'est certainement pas très âgé, ne portant que depuis peu les armes. C'est sur le tout dernier vers que je veux insister, vers dans lequel on lit que les turcs appellent le jeune homme *Ales*, tandis que les chrétiens l'appellent *Abel*. Ces deux noms nous évoquent Béla de Hongrie, appelé à Byzance Alexis. Quant à la mention des turcs dans un contexte lié à la Hongrie, elle n'a, non plus, rien de surprenant : à Byzance, même au XII^e siècle, les historiographes utilisent souvent le terme « turcs » pour évoquer les hongrois⁴¹. De plus, ce n'est peut-être pas un hasard si l'on trouve précisément le personnage nommé *Ales*, ou *Abel*, dans le camp de l'un des rivaux du protagoniste, qui aspire lui aussi à la main de Melior, l'héritière byzantine. Or, l'apparition du personnage qui fait songer à Béla-Alexis, semblerait en même temps renforcer une théorie récente concernant la datation précoce du roman de *Partonopeus de Blois*, dans la mesure où elle reflète une situation propre à l'année 1170. Le jeune Béla-Alexis est encore à Byzance, officiellement au rang de *despotes* : il est le fiancé de Marie Comnène et l'héritier désigné de l'empereur (bien que le fils de Manuel soit déjà né en 1169, le transfert du serment de succession n'aura lieu qu'en 1171, suivi de la dénonciation de leurs fiançailles). En 1170, le statut de Béla était donc peu évident, surtout si l'on tient compte du fait que, malgré le point de vue officiel, l'empereur poursuivait déjà des négociations sur le mariage de sa « propre » fiancée, entre autres avec le roi d'Angleterre. De plus, ce que le titre de *despotes* signifiait exactement ne devait certainement pas être clair pour un étranger, dans la mesure où il n'avait pas été auparavant en usage à Constantinople. Ce titre, en effet, fut probablement créé pour Béla lorsqu'il devint l'héritier du trône byzantin,

⁴⁰ Paris, Bibliothèque nationale, fonds français 19152. http://www.hrionline.ac.uk/partonopeus/db/partonopeus/part_texts.jsp?full=yes&go_unit=meta_string&go_value=14630&g=1 (consulté le 28 octobre 2013).

⁴¹ MORAVCSIK (n. 28) 99-101.

à l'instar du mot hongrois « *urum* »⁴². Ce titre peu connu, qui en 1170 n'avait plus en réalité presque aucune importance, aurait pu facilement se transformer en « chancelier » dans l'imaginaire du romancier : quelqu'un qui garde les sceaux et appartient au cercle le plus intime du souverain. Reste à savoir si l'extrait cité aurait dû apparaître pour la première fois dans le manuscrit G ou si le copiste l'a lui-même emprunté à un autre manuscrit, remontant peut-être au XII^e siècle. Cela n'est pas en fait totalement exclu car, d'après quelques insertions dans le roman de *Cristal et Clarie* (XIII^e siècle) on suppose l'existence d'une tradition manuscrite, aujourd'hui perdue, du roman de *Partonopeus de Blois*, qui aurait véhiculé une version différente de celles des manuscrits connus⁴³.

Pour conclure, on peut constater que les allusions à la Hongrie, – de plus en plus fréquentes et nuancées dans les récits français médiévaux, et qui vont jusqu'à devenir un vrai *topos* littéraire, à travers, par exemple, le motif du « roi hongrois / princesse hongroise » ou celui de la « richesse fabuleuse de la Hongrie », – ne sont peut-être pas uniquement dues à l'entremise des chroniqueurs ecclésiastiques, ou à l'essor des relations dynastiques franco-hongroises à la fin du XII^e siècle. Il semble en effet que le nombre considérable de hongrois à Byzance ; que la présence, surtout, de Béla-Alexis, qui pendant de longues années, fut l'héritier désigné du trône byzantin, avaient dû – déjà quelques décennies plus tôt – contribuer aussi à l'évolution de ces thèmes littéraires.

⁴² MORAVCSIK (n. 28) 218.

⁴³ ELEY, P. – HANLEY, C. – LONGTIN, M. – SIMONS, P. C. : *Cristal et Clarie and a Lost Manuscript of Partonopeus de Blois*. *Romania* 121 (2003) 329-347.